

Le diable est dans l'ADN

Hélène Hotton

Numéro 219, mars-avril 2008

Les médias pensent-ils?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hotton, H. (2008). Le diable est dans l'ADN. *Spirale*, (219), 26-27.

Le diable est dans l'ADN

par HÉLÈNE HOTTON

Au beau milieu d'un aéroport, un corps gît sans vie, une balle en plein front. Insensible aux regards horrifiés des curieux, Horatio Caine, chef de la brigade scientifique de Miami, se penche sur la dépouille et déclare, tel un oracle : « *He's trying to talk to us. And we are listening.* » « Il », c'est bien sûr le cadavre, et son discours, inaudible au commun des mortels, est celui des blessures, des empreintes et des infimes indices matériels dont l'analyse en laboratoire permettra de reconstruire la vérité du crime. Tel est le scénario que propose *CSI*, une télésérie qui a suscité un engouement tel depuis son lancement en octobre 2000, qu'elle s'est propulsée au sommet des émissions les plus regardées et a engendré dans son sillage plusieurs « petits », dont ses corollaires *CSI New York* et *CSI Miami*, ainsi qu'un nombre impressionnant de productions similaires mettant en vedette la science médico-légale.

Cet intérêt aussi vif que récent pour les méthodes de la police scientifique, bien peu de gens l'avait prévu. Dans sa *Mythologie du roman policier* publié en 1974 (10/18), Francis Lacassin écrivait même, parlant des prodigieuses facultés de déduction de Sherlock Holmes : « *Aujourd'hui, les audaces techniques de l'enquêteur de Baker Street ont été intégrées et dépassées par une discipline nouvelle : la criminalistique, qu'aucun romancier actuel ne songerait à décrire sous peine de lasser le public* ». Seulement voilà, non seulement les techniques de la criminalistique sont-elles décrites à plaisir et suivies avec fascination par des hordes de fidèles, mais elles sont également érigées en véritables protagonistes. Car, il faut bien le préciser, les vraies stars de *CSI* ne sont ni les criminels ni les experts. Ils se nomment plutôt ADN et AFIS, révélateur électrostatique de particules ou encore luminol. Que les progrès de la science criminelle suscitent la curiosité et l'étonnement des téléspectateurs n'est pas surprenant. Mais qu'elle en vienne à occulter presque totalement tous les autres aspects de l'enquête, ceux-là mêmes qui ont charmé des générations de lecteurs de fictions policières, soit le goût du mystère, la complexité psychologique, la répugnance à démontrer trop facilement les mécanismes de la solution et surtout, les formidables ressources de la pensée humaine que sont l'induction, l'analogie et le raisonnement, auxquelles s'ajoutaient souvent une singulière intuition, voire un don de voyance, tout ceci soulève bien des questions.

L'éloquence de la science

Il me semble que nous assistons, avec le « phénomène » *CSI*, à un processus de mythification de l'expertise médico-légale. Une science fantasmagique, bien entendu, qui impose tant et si bien ses pouvoirs et sa nature qu'elle tend à les transférer, de façon mimétique, à toutes les composantes de l'intrigue. En effet, l'arsenal scientifique ne se borne

pas au rôle d'accessoire dans cette télésérie. Au contraire, il crée et organise le récit, il investit l'objectif de la caméra et devient la focale narrative d'où l'on peut observer son déploiement spectaculaire. Ainsi, l'analyse des indices matériels, qui ponctue la progression de l'action, est l'occasion de petits vidéoclips de type documentaire — montrant, par exemple, la trajectoire d'une balle à l'intérieur de l'organisme — dans lesquels la science est chorégraphiée, mise en exergue par une trame sonore attrayante et une profusion d'effets spéciaux, comme s'il s'agissait de magnifier le geste d'où jailliront les lumières de la certitude. Avec gravité et prestance, les personnages de l'escouade *CSI* évoluent de concert dans ce mimodrame bien que, étrangement, nous ne sachions d'eux que peu de choses. Grossièrement esquissés de quelques traits soulignant leur compétence et leur statut d'expert, ils paraissent réduits à la fonction de personnage secondaire, de faire-valoir. C'est que les héros se fondent littéralement à l'outilage qu'ils utilisent : ils en revêtent les attributs hypostatiques (l'infailibilité, l'incorruptibilité, l'imperméabilité devant l'horreur), ils agissent au nom de cette technologie de la même manière que l'inquisiteur œuvrait au nom de Dieu. À chaque épisode, nous les voyons recueillir des preuves, manipuler une batterie d'instruments sophistiqués et soutenir des dialogues saturés de termes spécialisés, comme si à travers eux se révélaient les potentialités infinies de la science, sur lesquelles tous les projecteurs sont braqués. C'est pourquoi les hypothèses formulées par Gil Grissom et ses brillants acolytes aboutissent presque invariablement dans une éprouvette ou une base de données informatique, là où elles reçoivent leur validation. Elles empruntent rarement les voies complexes du raisonnement, celles qui sont parsemées de tâtonnements, d'approximations et même d'égarements. Autrement dit, ce ne sont plus tant les coupables et les enquêteurs qui parlent, mais bien la science qui s'exprime à leur place, parfois même malgré eux, et cette parole en est une de vérité.

Il ne faudrait pourtant pas réduire *CSI* à une sorte d'assemblage mécanique qui ne ferait que raccorder autrement des procédés dramatiques ayant déjà fait leurs preuves ailleurs. Ce serait alors négliger ce qui se dit, au-delà du jeu de la mise en scène, à savoir le rapport complexe que notre culture entretient avec le crime et la justice, le Mal et le Bien, la transgression et le châtement. Car, pour qu'une aura de *glamour* émane d'une pratique aussi spécialisée que l'expertise médico-légale, il faut bien que celle-ci traduise quelque chose des croyances, des valeurs, des angoisses et des pouvoirs dominants de notre société.

Où sont passés les diables d'antan ?

Depuis que notre perception du Monde est passée d'une cosmologie religieuse à un modèle d'intelligibilité scientifique, le mesurable, les statistiques et les faits empiriques constituent plus que jamais notre porte d'accès à la vérité. La criminalité, et plus généralement tout ce qui relève de la déviance, de l'anormal ou de la monstruosité font partie de ces objets que la science a progressivement reconnus comme siens en les désengageant de critères jugés superstitieux ou erronés. Or, au terme de ce déplacement, l'inquiétude suscitée par les formes les plus intolérables de l'altérité criminelle — dans son sens le plus large, celui de la gratuité et du plaisir dans le Mal, ce qui est somme toute la définition du diabolique — n'est pas disparue, elle a seulement acquis de nouveaux visages et trouvé d'autres terrains pour se manifester. Dans cette perspective, les démons et sorciers d'autrefois ne sont pas aussi éloignés qu'on voudrait le croire des monstres modernes que sont les tueurs en série, les psychopathes et autres criminels-nés, ceux-là mêmes qu'exhibe *CSI*. Seulement, ces figures nous parviennent à présent à travers l'objectif désincarné de la science : un langage différent qui n'en reconduit pas moins un discours moral sur les désordres menaçant le Monde.

Il faut dire que ces représentations effrayantes recèlent un remarquable pouvoir de frapper l'imaginaire, de réveiller les croyances et les mythes les plus anciens sur la nature humaine. La justice ordinaire a beau nous dire

que les criminels infâmes demeurent des hommes, les questions que leurs gestes posent ramènent toujours le diable dans l'équation, quel qu'en soit sa forme. Comment en effet expliquer que des êtres apparemment fonctionnels et bien intégrés à la société puissent commettre des actes aussi abominables? Quel est ce dangereux poison qui les habite et d'où provient-il? Quel champion saura démasquer ces monstres de façon infaillible et ainsi conjurer la terreur sociale qu'ils suscitent? Le poison de l'Autre absolu, celui qui ne cherche qu'à nous nuire, n'est évidemment plus instigué par un Satan ailé et cornu, il est désormais enfoui au plus profond du corps et de la psyché humaine, dans une branche de l'ADN ou un événement traumatisant de l'enfance. Il suffit pour s'en convaincre d'inventorier les multiples théories qui ont tenté de fixer le Mal ailleurs, de réinscrire dans une grille de lecture médicale les anciens signes du diable: un chromosome défectueux, un étrange atavisme, un débalancement hormonal, une maladie mentale, etc. Or, dire, par exemple, que les sorcières brûlées au *xvi^e* siècle étaient en fait affligées de psychose délirante ne résout pas grand-chose, c'est une transposition de termes d'un registre à un autre qui ne remet pas en question les conditions de la croyance. Et c'est précisément ce point d'interrogation fascinant, cet espace mystérieux du « déclic » où le Même se transforme en Autre dangereux, dont la fiction se saisit pour projeter à l'écran ou sur la page nos peurs collectives. La prolifération de films et de livres sur des assassins célèbres, réels ou fictifs, tels le Zodiac, Ted Bundy ou Hannibal Lecter, est du reste un témoignage éloquent de cette revitalisation du mythe de l'Autre maléfique.

Ce n'est donc pas un hasard si la plupart des crimes mis en scène par *CSI* touchent aux interdits les plus vifs de notre société: l'homicide, bien sûr, mais aussi les crimes sexuels, tout particulièrement les crimes en série, ceux qui révèlent une nature pathologiquement mauvaise, totalement irréformable. Ainsi, dans les épisodes où sont représentées les violences les plus abominables, les héros infèrent automatiquement la récurrence, le désir irréprouvable et maladif de l'assassin à tuer encore. Autrement dit, le crime en série avant même qu'il y ait série, la détection d'un déjà-là du Mal. Nos inquisiteurs modernes, armés d'une pipette et d'un calibre .38, possèdent en effet cette incroyable faculté à déchiffrer la carte des intentions du monstre dans la disposition horrifiante des scènes de crime et dans le corps mutilé des victimes, là où le Mal se raconte de façon cryptée. Car le Mal, dans *CSI*, est une vérité scientifiquement invariable et matériellement détectable. C'est certainement à cette rassurante idéologie que cette télésérie doit son immense popularité: celle d'une science triomphante des failles insupportables de l'esprit humain, d'une autonomie presque divine. Par cette fiction, nous voilà enfin débarrassés des incertitudes de l'investigation policière, des déclarations contradictoires, des témoins qui perdent la mémoire et de l'arbitraire de la justice ordinaire. L'illustration la plus notable de cette héroïsation est d'ailleurs l'évacuation totale des instances juridiques. Jamais les criminels épingleés ne passent la porte d'un tribunal: le récit se termine dans un face-à-face épique entre l'expert et le meurtrier au terme duquel la condamnation

tombe, en quelques phrases bien senties. À la fois révélatrice et productrice de justice, la science oblitère toute voie moyenne, c'est-à-dire le doute, la probabilité et les circonstances du crime.

En définitive, on pourrait dire que le phénomène *CSI* fonctionne à la manière des fantasmagories, si chères au *xviii^e* siècle (cet art de faire parler les fantômes en public par des illusions d'optique). Sur la toile de fond de nos angoisses face au Mal, est projeté un jeu d'images terrifiantes et édifiantes où se télescopent violemment la mémoire de l'actualité judiciaire, nos croyances les plus actives et le spectre de figures plus anciennes subsistant encore dans l'imaginaire collectif. L'illusion référentielle est bien sûr exploitée à son plein potentiel, suscitant chez le téléspectateur cette attirance bizarre pour les histoires sanglantes qui se terminent par l'extermination du coupable. Mais n'y aurait-il pas un danger que la fiction contamine la réalité? Plusieurs membres de la communauté juridique et du corps policier s'interrogent à ce propos. De fait, depuis la parution de *CSI* circule l'hypothèse selon laquelle cette série influencerait de façon si marquante la perception des citoyens qu'elle en modifierait leurs attentes face au système pénal et donnerait même des trucs aux tueurs potentiels. Lors d'une conférence prononcée en juillet dernier, le criminologue Benoît Dupont a rectifié le tir, soulignant que si *CSI* n'influe pas sur l'intelligence des criminels, les mythes véhiculés par cette série produisaient, en revanche, une image typée du crime et de la justice qui elle, n'était pas sans effets.¹ L'« effet » *CSI* ne serait-il pas simplement la projection à l'écran de notre désir de pénétrer cet interstice entre le Mal et son intention, ce lieu par excellence de l'imprévisible et de l'altérité qu'aucun savoir n'a réussi à expliquer entièrement? Comme quoi le diable que nous avons relégué dans le musée des superstitions d'antan n'a pas fini de nous faire trembler. ●

1. « *The CSI Effect: Myths and Reality* », colloque de la Société canadienne de l'identité, 16 juillet 2007.

Patrice Duhamel, *Vacancy/No vacancy*, (2004) 8 min., installation vidéo.
Photo: courtoisie de l'artiste

